

Je me sauvai dans la rue pour ne plus entendre cette voix : mais elle me poursuivait, heurlant toujours : tue-le ! tue-le !... Ah ! ma course à travers les rues avec cette voix implacable à mon oreille... Affolé, n'ayant plus conscience de mes actes, l'eau-de-vie m'avait complètement abruti, je rentrai au cabaret obsédé, conduit, poussé par la voix... Et alors... je pris mon couteau et... je le plantai dans la poitrine de Zacharie”.

Paul CHARTON.

L'Etoile bleue.

Le joueur

NOUS disions donc, comme vous savez, que saint Pierre et son Divin Maître descendent, quand il leur plaît, du paradis sur terre, pour voir comment vont les choses en ce pauvre monde.

La fois dernière qu'ils descendirent, quand ils eurent vu que tout allait à l'accoutumée, ils demandèrent, à nuit noire, la retirée à un brave fustié, qui leur fit manger un morceau et boire un coup, et de si bon cœur, que le Divin Maître lui dit :

— La paix de Dieu soit toujours avec vous, brave homme. Et pour merci de votre hospitalité, je veux vous accorder de former trois souhaits. Vous les ferez de votre mieux : cela vous regarde... Moi, je les accomplirai. Ce que je promets, je le tiens, et tout ce que j'ordonne se fait.

Saint Pierre, alors, s'approche du fustié et lui souffle à l'oreille :

— Demande ton salut.

Et le fustié de répondre :

— Mon ami, je sais ce que j'ai à faire. Je demanderai ce que bon me fera plaisir.

Et, là-dessus, il dit à Notre-Seigneur :

— Toujours jouer ! jamais gagner ! Tenez, Maître, accordez-moi, si vous pouvez, de toujours gagner quand je jouerai aux cartes.

— Je te l'accorde. Et d'un. A l'autre.

Saint Pierre s'approche encore du fustié et lui souffle à l'oreille :

— Malheureux, demande ton salut.

— Laissez-moi donc tranquille ! Est-ce que cela vous regarde ? répliqua le fustié. Je sais

mieux que vous ce qui me convient. Je veux demander ce qui m'agrée.

Et puis, s'adressant à Notre-Seigneur :

— Maître, accordez-moi, si vous pouvez, que quiconque s'assoira sur mon plot s'y engluie et ne puisse plus se désengluier sans ma permission. Je ne sais pourquoi...

— Je te l'accorde. Et de deux. Maintenant, au dernier.

Saint Pierre s'approche à nouveau du fustié et lui souffle à l'oreille :

— Misérable, tu n'en as plus qu'un : ton salut ! Demande-lui vite ton salut !

— Tu me casses la tête, vieux ronchon ! clama le fustié. Te l'ai-je pas assez dit ?

— Maître, divin Maître, s'écria saint Pierre, les mains jointes, cet homme est une brute ! Vous qui êtes autant bon que grand, accordez-lui son salut, je vous le demande pour lui.

— Pierre, tais-toi, répondit le Maître : ce ne sont pas tes affaires. Et toi, parle, que je t'écoute.

Et alors le fustié :

— Vous avez vu, à main droite, en entrant dans la boutique, le figuier qui ombrage mon puits. On me vole toujours mes figues... Eh ! bien, ô Maître, vous qui êtes autant bon que grand, je vous demande la grâce que quiconque montera sur mon figuier n'en puisse plus descendre sans ma permission.

— Je te l'accorde. Et de trois. Et là-dessus, bonne fin !

Deux grosses larmes perlèrent sur les joues de saint Pierre et se perdirent dans sa barbe blanche.

— Maintenant, nous n'avons plus rien à faire ici, dit Notre-Seigneur.

Et les deux pèlerins célestes resplendirent soudain et s'évanouirent comme une fumée.

* * *

Ravi de ses trois souhaits, le fustié voulut vivement savoir si ce que le Maître lui avait dit était bien véritable : “ Ce que j'ordonne se fait.”

Donc, il commença par aller jouer. En effet, il gagna, toujours il gagna, et honnêtement, tant et si bien que de pauvre il devint riche, riche à ne plus savoir que faire de son argent et de son or.